Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr

# HÉRITAGE

Du même auteur chez À vue d'œil, éditions en grands caractères :

**Typographie Luciole 18**

*Le Rêve du Jaguar*

*Héritage*

**Typographie Luciole 20**

*L'Inventeur*

MIGUEL BONNEFOY

# HÉRITAGE

À vue d'œil

Ce livre a été écrit à la Villa Medici,
entre 2018 et 2019.

© Éditions Payot & Rivages,
Paris, 2020.
© À vue d'œil, 2020.
© À vue d'œil, 2025
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0821-0

À VUE D'ŒIL
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr

*Pour Selva, toi qui es*
*la seule à connaître la suite.*

# LAZARE

Lazare Lonsonier lisait dans son bain quand la nouvelle de la Première Guerre mondiale arriva jusqu'au Chili. À cette époque, il avait pris l'habitude de feuilleter le journal français à douze mille kilomètres de distance, dans une eau parfumée d'écorces de citron, et plus tard, lorsqu'il revint du front avec une moitié de poumon, ayant perdu deux frères dans les tranchées de la Marne, il ne put jamais réellement séparer l'odeur des agrumes de celle des obus.

Selon le récit familial, son père avait autrefois fui la France avec trente francs dans une poche et un pied de vigne dans l'autre. Né à Lons-le-Saunier, sur les coteaux du Jura, il tenait un vignoble de six hectares quand la maladie du phylloxéra apparut, sécha ses ceps et le poussa à la faillite. Il ne lui resta en quelques mois, après quatre générations de vignerons, en contrebas des versants, que des racines mortes dans des vergers de pommiers et des plantes sauvages desquelles il tirait une absinthe triste. Il quitta ce pays de calcaire et de céréales, de morilles et de noix, pour s'embarquer sur un navire en fer qui partait du Havre en direction de la Californie. Le canal de Panama

n'étant pas encore ouvert, il dut faire le tour par le sud de l'Amérique et voyagea pendant quarante jours, à bord d'un cap-hornier, où deux cents hommes, entassés dans des soutes remplies de cages à oiseaux, jouaient des fanfares si bruyantes qu'il fut incapable de fermer l'œil jusqu'aux côtes de la Patagonie.

Un soir qu'il errait comme un somnambule dans un couloir de couchettes, il vit dans l'ombre une vieille femme couverte de bracelets, aux lèvres jaunes, assise sur une chaise de rotin, au front tatoué d'étoiles, qui lui fit signe d'approcher.

— Tu n'arrives pas à dormir ? demanda-t-elle.

Elle sortit de son corsage une petite

pierre verte, creusée de cavernes minuscules et scintillantes, pas plus grosse qu'une perle d'agate.

— C'est trois francs, lui dit-elle.

Il paya, et la vieille femme brûla la pierre sur une écaille de tortue qu'elle agita sous son nez. La fumée lui monta si brusquement à la tête qu'il crut défaillir. Cette nuit-là, il dormit pendant quarante-sept heures d'un sommeil ferme et profond, en rêvant à des vignes d'or parsemées de créatures marines. À son réveil, il vomit tout ce qu'il avait dans le ventre et ne put se lever du lit tant son corps lui parut d'une lourdeur insoutenable. Il ne sut jamais si ce furent les fumées de la vieille gitane ou l'odeur fétide des cages

à oiseaux, mais il sombra dans un état de fièvre délirante pendant la traversée du détroit de Magellan, hallucina parmi ces cathédrales de glace, voyant sa peau se couvrir de taches grises comme si elle s'effritait en cendres. Le capitaine, qui avait appris à reconnaître les premiers signes de la magie noire, n'eut besoin que d'un coup d'œil pour deviner les dangers d'une épidémie.

— La fièvre typhoïde, déclara-t-il. On le descendra à la prochaine escale.

C'est ainsi qu'il débarqua au Chili, à Valparaíso, en pleine guerre du Pacifique, dans un pays qu'il ne savait pas placer sur une carte et dont il ignorait tout à fait la langue. À son arrivée, il rejoignit la longue queue qui s'étirait devant un

entrepôt de pêche avant d'atteindre le poste de douane. Il s'aperçut que l'agent du service d'immigration posait systématiquement deux questions à chaque passager avant de tamponner leur fiche. Il en conclut que la première devait concerner sa provenance, et la deuxième, logiquement, sa destination. Quand vint son tour, l'agent lui demanda, sans lever ses yeux sur lui :

— *Nombre ?*

Ne comprenant rien à l'espagnol, mais convaincu d'avoir deviné la question, il répondit sans hésiter :

— Lons-le-Saunier.

Le visage de l'agent n'exprima rien. Avec un geste fatigué de la main, il nota lentement :

*Lonsonier*.

*— Fecha de nacimiento ?*

Il reprit :

— Californie.

L'agent haussa les épaules, écrivit une date et lui tendit sa fiche. À partir de cet instant, cet homme qui avait quitté les vignobles du Jura fut rebaptisé Lonsonier et naquit une seconde fois le 21 mai, jour de son arrivée au Chili. Au cours du siècle qui suivit, il ne reprit jamais la route vers le nord, découragé par le désert d'Atacama autant que par la sorcellerie des chamanes, ce qui lui faisait dire parfois en regardant les collines de la Cordillère :

— Le Chili m'a toujours fait penser à la Californie.

Bientôt, Lonsonier s'habitua aux saisons inversées, aux siestes en milieu de journée et à ce nouveau nom qui, malgré tout, avait conservé des sonorités françaises. Il sut annoncer les tremblements de terre et ne tarda pas à remercier Dieu pour tout, même pour le malheur. Au bout de quelques mois, il parlait comme s'il était né dans la région, roulant les « r » comme les pierres d'une rivière, trahi pourtant par un léger accent. Comme on lui avait appris à lire les constellations du zodiaque et à mesurer les distances astronomiques, il déchiffra la nouvelle écriture australe, où l'algèbre des étoiles était fugitive, et comprit qu'il s'était installé dans un autre monde,

fait de pumas et d'araucarias, un premier monde peuplé de géants de pierre, de saules et de condors.

Il fut engagé comme chef de culture dans le domaine viticole de Concha y Toro et créa plusieurs chais, qu'on appelait *bodegas*, dans les fermes d'éleveurs de lamas et de dresseuses d'oies. La vieille vigne française, sur la robe de la Cordillère, réclamait une seconde jeunesse dans ce lambeau de terre, étroit et long, suspendu au continent comme une épée à sa ceinture, où le soleil était bleu. Rapidement, il intégra un cercle fait d'expatriés, de transplantés, de *chilianisés*, reliés par d'habiles alliances et enrichis par le commerce du vin étranger. Lui qui avait